



Anna Pirozzi **fait chavirer les arènes**

La traditionnelle reprise estivale aux arènes de Vérone de la production du *Trouvère* signée Franco Zeffirelli fait toujours recette. Il faut dire que le génie créatif et la maîtrise des espaces du metteur en scène sont véritablement à l'apogée dans ce spectacle intense et coloré. Outre la vision globale merveilleusement architecturée qui est un vrai régal pour l'œil, c'est dans le détail que l'on réalise le travail réalisé par ce maître du cinéma italien qui fut le disciple d'un certain Luchino Visconti et qui nous a quitté le 15 juin dernier.... Chaque figurant, chaque

choriste récite minutieusement sa partition dans un ballet impressionnant ou même une cohorte de chevaux vient défiler sous les yeux ébahis de l'assistance. La production n'a pas pris une ride depuis sa création en 2001, et à l'époque les procédés techniques, notamment la vidéo ne permettaient pas les prouesses quasi pyrotechniques et les projections auxquelles nous assistons maintenant par exemple sur le mur historique du théâtre antique d'Orange. On n'ose imaginer ce qu'aurait pu faire Franco Zeffirelli s'il avait disposé de tels moyens.... Musicalement le bonheur est

aussi au rendez vous avec la prestation de haut vol d'Anna Pirozzi. Après quelques minutes pour trouver l'assise de ses appuis, la soprano régale l'auditoire dès « *Di tale amor che dirsi* » et va faire chavirer les arènes pour « *D'amor sull'ali rose* ». Superbe projection, allègements éthérés qui rappellent une certaine Montserrat Caballe, bas médium corsé, et aigus flamboyants, la diva italienne affirme une séduisante personnalité qui va sûrement aller crescendo.... A ses côtés Violette Urmana campe une Azucena fascinante par la dynamique et les ressources

expressives de la voix. Chez les messieurs, c'est le Ferrando de bronze de Rafal Siwek qui retient particulièrement l'attention au cours de ses brèves mais très efficaces interventions. Alberto Gazale est un vieux routier des arènes. Le métier et l'expérience ne suffisent malheureusement pas pour incarner les tourments et la noirceur du *Conte di Luna* qui s'avère trop routinier pour séduire. Dans le rôle-titre on attendait beaucoup, et sans doute trop, du jeune Murat Karahan. Le ténor turc se révèle tout d'abord très statique en scène et peu à l'aise théâtralement, les notes sont bien la

Festival d'été



et la voix semble conduite avec une certaine facilité mais l'ampleur reste réduite surtout dans un espace aussi démesuré que les arènes de Vérone. Un artiste à revoir néanmoins dans une configuration qui lui sera plus favorable.

L'orchestre des arènes de Vérone dirigé par le maestro Giorgio Morandi est bien imprégné de l'esprit verdien, affichant les couleurs tristes des thèmes initiaux, puis palpitant et passionné.

La lecture du chef italien laisse aussi la place à une certaine tendresse, s'inscrit dans un romantisme sans outrances et demeure toujours en parfaite osmose avec le plateau et les chœurs. Un spectacle copieusement ovationné et le public a même accompagné les artistes au bout de la nuit par des salves d'applaudissements lorsqu'ils sortaient du théâtre pour aller dîner dans l'un des restaurants de la célèbre Piazza Bra.

Yves Courmes

